

Le principe premier d'un mouvement sectaire, c'est bien connu, c'est de chercher à séparer le nouvel adhérent de son environnement familial et de son réseau d'amis ; ainsi la secte pourra plus facilement lui faire perdre ses repères et pourra sans opposition, sans voix discordantes, lui laver le cerveau et changer radicalement sa personnalité. C'est assez redoutable ! Or, aucune recherche spirituelle, quelle qu'elle soit, ne devrait se vivre au prix de la destruction des liens familiaux. C'est pourquoi les paroles de Jésus, réentendues ce matin, sont assez choquantes. *« Qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi ; qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi. »* C'est un peu violent comme phrase, non ?

Une nouvelle fois, il faut creuser pour pouvoir dépasser cette gêne initiale légitime. Le thème central de ce passage et de ce qui précède est celui de l'envoi en mission des disciples et plus globalement celui de la « suivance ». Comment pouvons-nous, chacun d'entre nous, nous engager à la suite du Christ ? Et quelles conséquences concrètes cet engagement peut-il avoir sur nos vies ?

Or la première chose à souligner c'est que le verbe grec qui est traduit ici par aimer, n'est pas l'habituel verbe « agapao », qui désigne dans l'Évangile l'amour pour Dieu et le prochain, mais « philéo », beaucoup plus rare chez Matthieu où il est généralement pris dans un sens péjoratif (s'affectionner pour, mettre son plaisir). Cette parole de Jésus dénonce donc principalement des attachements, certes légitimes, mais qui pourraient risquer de devenir encombrants, voire étouffants. De fait, il n'y a pas de concurrences entre ces deux amours (l'amour dû à Dieu et celui pour les proches), mais le risque que certains attachements deviennent problématiques. On peut aisément le constater avec certaines amours parentales qui peuvent devenir étouffantes, voire pathologiques et ne pas permettre à l'être aimé de véritablement vivre et prendre son envol.

Et si l'on quitte le domaine de la psychologie familiale pour revenir à celui de notre attachement au Christ, on constate également qu'on peut parfois être mis en porte-à-faux dans nos relations intimes, amicales ou professionnelles à cause précisément de notre attachement au Christ ou de notre volonté de marcher à sa suite. Ce n'est pas toujours simple de vivre en chrétien dans une société déchristianisée ! Ou plus simplement encore comme croyant dans une famille qui ne partage pas ces convictions.

L'autre jour encore, je discutais avec un jeune homme qui a fait lors d'une de nos retraites une véritable expérience spirituelle qui lui a donné le goût de l'Évangile et depuis lors nous sommes

en chemin pour un éventuel baptême ; mais ce n'est pas évident pour lui de faire accepter cette démarche par sa famille qui est très distante avec l'Évangile. « Qu'est-ce que tu vas perdre ton temps avec ça ! » lui ont-ils reproché. Maintenant que nous avons quitté un monde culturellement imprégné par le Christianisme, nous retrouvons, en terre de mission, des questions proches de celles qu'ont dû affronter les premières communautés chrétiennes dans leur rapport au monde.

Cela nous rappelle que suivre le Christ, vouloir lire l'Évangile et chercher à vivre en cohérence avec cette Parole aura forcément des implications, des conséquences dans notre manière de vivre. Le Christ, du reste, le dit sans détours à ses disciples quand il les envoie en mission. Plus haut dans ce même chapitre 10, il évoque les persécutions, les trahisons que subiront les disciples. Ce ne sera pas pour eux une partie de tout repos que de partir en mission. Cela peut se traduire pour nous par le fait que l'on ne peut imaginer que l'on va pouvoir adhérer au Christ en continuant notre vie comme avant bon an, mal an, sans que cela bouleverse notre vie, ou nous oblige à faire les choses forcément un peu différemment, ou nous pousser à aimer des personnes avec lesquelles nous n'avons pas spontanément d'affinité !

On peut penser ici au personnage de Jonas, ce cher Jonas, qui vous vous en souvenez, n'avait rien demandé à personne et qui se retrouve appelé en mission, envoyé dans un environnement hostile. Jonas aurait certainement préféré rester tranquillement sous son arbre, croyant non pratiquant, mais voilà que l'appel de Dieu vient bouleverser sa vie.

Si le Christ rappelle la difficulté de suivre sa Parole au cœur du monde, jamais pour autant, il nous invitera à rechercher la souffrance ou les difficultés. Il n'y a pas pour le Christ de pédagogie de la souffrance, aucun mérite particulier à rechercher la souffrance. Être disciple ce n'est pas être masochiste ! Il n'y a pas dans ce verset 39 « *qui perdra sa vie à cause de moi la gagnera* » d'appel au Djihad ou au martyre ! Alors c'est vrai que dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, les communautés ont honoré les martyrs, mais en même temps – et c'est à souligner – elles refusaient cet honneur à ceux qui allaient chercher volontairement le martyre. Non pas le goût du sacrifice donc, mais le rappel que suivre le Christ ne sera jamais un chemin de « cocooning spirituel ». Suivre le Christ, ce n'est pas seulement un petit plus pour notre vie dont on se sert quand on en a besoin. Un peu de baume spirituel. Il faut reconnaître que la foi nous implique, nous engage, parfois nous dérange et nous invite à quitter notre confort. Parfois même, cela peut, il est vrai, altérer ou compliquer les relations avec nos proches, et c'est triste ! Mais pour rechercher cette vraie vie, promise par le Christ, il faut parfois accepter de perdre certains aspects de notre vie ou tranquillité. Même si pour nous la situation reste dans notre

contexte extrêmement confortable, il faut être conscient de cette réalité, ne serait-ce que par égard pour tous les martyrs chrétiens d'hier et d'aujourd'hui qui ont payé et continuent, eux, de payer de leur vie ou de leur liberté le fait de suivre le Christ.

Chaque mois, je reçois et lis avec attention cette brochure éditée par CSI (Christian solidarity International) qui dénonce les exactions dont les chrétiens sont victimes de par le monde. C'est le Christianisme qui comme religion est de loin le plus malmené aujourd'hui. Là en l'occurrence, il y a des articles sur la situation souvent dramatique de chrétiens en Inde, au Nigéria, au Pakistan, au Soudan et la liste est hélas longue. Ici en Suisse, nous avons la chance de vivre en paix ; ce n'est pas donné à tous et le pasteur Samuel Ngayhiembako, de Goma, nous le rappelait encore dimanche dernier. Nous pouvons, nous, exercer notre foi sans risquer notre liberté ou notre vie. Ce confort, je le crains, nous a un peu assoupi et le risque est grand alors pour nous de faire de la foi un choix mou, un petit appendice à notre vie, une pommade spirituelle. La foi doit demeurer le moteur de notre vie et donc un engagement fort !

C'est le vrai défi que nous rappelle, je crois, ce verset 38 : « *Quiconque ne prend pas sa croix et vient à ma suite n'est pas digne de moi.* » On pourrait y voir une injonction un peu morbide ou masochiste. On l'a déjà dit : il n'y a pas de mise en valeur de la souffrance en tant que telle ; la souffrance n'est jamais un but à rechercher, car il nous rapprochait du Christ ; certes non ! Mais « porter sa croix », c'est reconnaître ses limites, ses lourdeurs, ses difficultés, ses défauts. « Porter sa croix », c'est accepter que marcher à la suite du Christ, si cela peut nous apporter un plus essentiel à la vie, n'est pas forcément un chemin qui va simplifier notre vie, l'édulcorer ou la rendre sans aspérité. La foi n'a pas pour but non plus de nous faire croire que nous allons pouvoir transcender nos limites, rechercher l'au-delà de notre humanité ; c'est bien au contraire au plus profond de notre humanité assumée dans sa fragilité et dans une confrontation audacieuse au monde que nous devons chercher notre vraie liberté en Christ. Paul le rappelle aux Philippiens dans ce magnifique hymne du chapitre 2 de sa lettre : « *comportez-vous ainsi entre vous comme on le fait en Jésus-Christ ; lui qui est de condition divine n'a pas considéré comme une proie à saisir d'être l'égal de Dieu, mais il s'est dépouillé prenant la condition de serviteur* ». C'est en acceptant sa vie dans toute sa simplicité, qu'elle trouve toute sa valeur. C'est peut-être là le premier mouvement de la foi : oser la démaîtrise, lâcher prise. Accepter de ne plus contrôler, mais faire confiance. Mourir à cette prétention de tout contrôler pour naître à une nouvelle forme de vie. C'est peut-être cela que veut dire : porter sa croix.

Lorsqu'on se met à suivre le Christ, à écouter sa Parole, à se laisser guider par l'Esprit, on mesure combien la foi est puissante, combien elle possède une force de vie inouïe, cette force

de résurrection. Cette force-là crée inéluctablement des remous, elle fait bouger les choses, en nous et autour de nous, parfois en bien et parfois cela suscite des résistances.

Le Christ aujourd'hui nous rappelle sans détour que si nous voulons le suivre, si nous voulons vivre de l'Évangile, à l'écoute de l'Esprit, il faut être prêt à parfois renoncer à ses rêves, ses ambitions, son confort, une certaine forme de facilité de vivre ou de penser. Cela est vrai dans nos relations personnelles et familiales. Je pense que cela est vrai aussi collectivement. Au moment où nos Églises vivent une forme de décroissance, nous aurions tort de rester repliés sur nous-mêmes. Comme le Christ a envoyé ses disciples en mission et ne les a pas cantonnés au temple ou à la chambre haute, le Christ nous envoie nous aussi. Nous ne sommes plus dans un monde qui baignait dans une culture chrétienne. À l'image des premières communautés chrétiennes, nous devons désormais oser la confrontation au monde et ce n'est pas facile. La particularité du Protestantisme fut de tout temps de chercher à pénétrer la société, à l'imprégner et s'y fondre. À tel point que le risque aujourd'hui est grand de voir le Protestantisme se diluer dans la société par manque d'affirmation claire de sa spécificité. Nous devons probablement aujourd'hui ne plus tant chercher à nous fondre dans le monde que d'oser nous positionner dans le monde dans une confrontation non pas d'opposition, mais de proposition ; proposition de sens, de valeur, d'espérance. Pour cela, nous devons urgemment écouter le monde, entendre ce qu'il a à nous dire, comprendre sa langue pour redevenir les disciples missionnaires que le Christ envoie.

Les disciples ont dû être bien empruntés au moment de partir en mission, eux simples pécheurs, ouvriers et paysans qui devaient être de piètres prédicateurs. Et que dire de leur mission renouvelée à la suite la mort du Christ. Ils ont sauté dans l'inconnu ; après Pentecôte, ils ont fait confiance au souffle de l'Esprit. Nous aussi, nous sommes un peu face à l'inconnu. Le monde change si vite, nos Églises peinent à suivre. Chacun à sa mesure, chacun avec la force qu'il a, comme Gédéon, est appelé à remettre sa vie à plus grand que soi et à oser aller là où le Seigneur l'a envoyé ou placé, à la rencontre de ceux et celles qu'il met sur notre route.

Le Seigneur nous en fait la promesse : pour nous, il renouvellera sa force et son amour, mais il nous le demande : nous devons faire preuve d'humilité, de confiance, de courage et d'audace.  
Amen

*Emmanuel Fuchs*

*Pasteur*